

Myriam Kohnen

Malot et Dickens, successeurs des Lumières

Personnages hauts en couleur de la littérature européenne, Hector Malot et Charles Dickens sont des romanciers ancrés dans leur époque. Reconnus dans leurs pays, ils soutenaient les humbles, faisaient l'éloge de l'innocence enfantine, louaient la liberté et la fraternité ou chantaient la vérité et la justice. L'expérience et la raison ainsi que l'enquête et la réflexion personnelle leur servaient ainsi d'instruments pour produire une œuvre multiforme appartenant à plusieurs genres littéraires. L'esprit critique les guidait également pour faire l'inventaire de la réalité quotidienne du XIX^e siècle. Le feuilleton, les articles et les romans mêlent le sérieux à l'humour ou à l'ironie ; le pathétique rencontre l'allégresse ; le réel côtoie l'imagination. Cette différence de tonalité et cette variété des thématiques semblent rencontrer l'héritage de Montesquieu ou de Voltaire, dont l'œil vif et curieux savait analyser la société pour en proposer un tableau satirique et amusant. Témoins d'une époque en pleine mutation, Malot et Dickens représentent donc des successeurs d'auteurs ayant écrit à un moment capital de l'Histoire française. L'ombre et la lumière parcourent leurs œuvres, notamment dans l'analyse de la vie moderne en Angleterre, ce qui aboutit à une écriture basée sur la foi dans l'avenir au nom de la vérité.

Ombres et lumières au XIX^e siècle

L'autonomie joue un grand rôle dans les textes de Dickens et de Malot. D'une part, les romanciers refusent de se laisser influencer par un quelconque mouvement théorique ; ils souhaitent garder leur libre arbitre vis-à-vis des directeurs de journaux et des éditeurs, pour pouvoir se mettre au service du droit des écrivains. D'autre part, ils veulent émanciper le peuple de la tutelle d'un pouvoir et promeuvent l'éducation des enfants, notamment des ouvriers. Dans la lignée de *La Morale universelle ou Les Devoirs de l'homme fondés sur sa nature* (1776) publié par d'Holbach, les deux romanciers préconisent que le bonheur dépende à la fois de l'individu et de la foule. En outre, ils pensent que la justice doit pouvoir garantir le perfectionnement de l'être, idée défendue par

*Perrine. Revue en ligne
de l'Association des amis d'Hector Malot*

Condorcet dans *l'Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* (1793-1794). À leurs yeux, la diffusion du savoir et des connaissances passe ainsi par des articles journalistiques ou par la fiction, dont la multiplicité des thèmes abordés et la variété des tons utilisés permettent d'éclairer le public.

Quoique les deux auteurs présentent des trajectoires différentes à la fois dans leur vie privée et dans leur carrière professionnelle, un même esprit de curiosité les anime dans le domaine littéraire. L'ombre et la lumière du XIX^e siècle les attirent en tant qu'écrivains-journalistes. Malot se passionne pour la culture anglaise au même titre qu'il s'intéresse à la civilisation du pays. Quand il part en Angleterre en 1862, il y joue le rôle d'un personnage des *Lettres persanes* (1721) de Montesquieu : son regard porté sur l'étranger reflète la naïveté et l'innocence. Le journaliste se comporte par exemple comme un touriste dans ce pays, dont il ne comprend pas toujours les us et les coutumes. Il s'inspire des problématiques sociales en vigueur outre-Manche, afin de réfléchir sur des phénomènes semblables en France. À la manière des philosophes des Lumières, le chroniqueur se laisse donc guider par son esprit ouvert. Il sait qu'un écrivain qui souhaite s'imposer sur la scène littéraire se doit d'être attentif aux vices et vertus de sa nation, tout en pratiquant la polygraphie.

Les deux auteurs estiment que le voyage peut servir de méthode de travail. En effet, la visite de l'étranger leur offre un moyen de confronter leurs propres idées à celles d'autrui. Ils tentent de saisir les occupations quotidiennes des hommes, leurs gestes, leurs comportements et leurs réactions dans un milieu donné. La grande ville représente un espace en pleine mutation qui offre au romancier l'occasion de réfléchir sur le Bien et dans le monde.

Depuis la fin du XVIII^e siècle, Londres et Paris sont devenues des centres internationaux qui changent de physionomie. La rivalité entre ces deux capitales s'accroît, chacune souhaitant se situer en tête des villes d'Europe. La circulation des journaux, l'invention du roman-feuilleton, les cabinets de lecture et les bibliothèques ou encore les cabarets, les clubs anglais et les salons français assurent l'activité intellectuelle. Les chroniques de Dickens au *Morning Chronicle* ou à *l'Evening Chronicle* (1835/1836), ainsi que *La Vie moderne en Angleterre* (1862) de Malot nous offrent des témoignages historiques intéressants.

Londres représente une véritable muse pour Charles Dickens. Ayant eu ses premiers contacts avec la métropole à l'âge de trois ans, il l'a vue de ses propres yeux, en y habitant et en y travaillant en tant que journaliste parlementaire. La ville motive la vocation du romancier, comme le montre un extrait de *Master Humphrey's Clock* (1843) intitulé « The Heart of London ». Le journaliste y peint une capitale dynamique.

Comme les *Sketches by Boz* (1836), recueil de nouvelles parues précédemment dans la presse, les chroniques proposent des faits de manière fictionnelle ; elles dessinent des types d'individus et des scènes de la foule, afin de dévoiler l'excentricité et les mystères du décor. Le jour et la nuit passionnent l'écrivain. En 1860, « Night Walks » nous illustre bien les mêmes contrastes observés par le romancier au cours de ses excursions nocturnes.

It is night. Calm and unmoved amidst the scenes that darkness favours, the great heart of London throbs in its giant breast. Wealth and beggary, vice and virtue, guilt and innocence, repletion and the direst hunger, all treading on each other and crowding together, are gathered round it. Draw but a little circle above the clustering housetops, and you shall have within its space everything, with its opposite extreme and contradiction, close beside. Where yonder feeble light is shining a man is but this moment dead¹.

Dickens peint l'obscurité, afin de mettre en évidence l'âme dépravée du centre urbain dominé par le crime et les péchés. Après « Gin-Shops » et « Scotland Yard » (1836) publiés dans *The Evening Chronicle* (1835) et *The Morning Chronicle* (1836), et repris dans *Sketches by Boz*, il offre au lecteur un portrait des quartiers dangereux. Prenant le public à témoin, il invite le gouvernement à éliminer ces endroits et à améliorer les conditions de vie et de logement des classes sociales livrées à elles-mêmes. Les chroniques de Dickens représentent une plongée dans l'aventure nocturne de Londres au XIX^e siècle. Elles nous révèlent les rencontres entre les policemen et la population ou évoquent des spectres terrifiants autour de la Tamise, dans un cadre désertique et fantastique propice à l'apparition de la peur. Comme Malot, il met l'accent sur la misère, en insistant sur la solitude de ceux qui sont sans domicile fixe (« houseless »²).

À son arrivée en Angleterre, l'auteur de *Sans famille* est de son côté surpris par la physionomie d'une capitale qu'il s'imaginait plus cosmopolite et plus propre. Il y découvre les journaux et les affiches, y croise les sergents de ville ou des figures dangereuses ; il se voit interpellé sur le trottoir par des gamins qui tentent de lui vendre pour un penny le *Daily Telegraph*. Ce qui le choque le plus, c'est l'opposition, précédemment décrite par Dickens, entre une population aisée et des citoyens misérables. Le chroniqueur assiste aux querelles entre des ivrognes et constate à quel point les autorités ferment les yeux sur l'alcoolisme et la prostitution :

¹ Ch. Dickens, « The Heart of London », *Master Humphrey's Clock* (1843), London (Royaume-Uni), Hesperus, 2010, p. 4.

² *Id.*, « Night Walks », *All the Year Round* (1860), *op.cit.*, p. 80.

Par les rues silencieuses et désertes, sous l'étrange lumière que produit le jour qui se lève et le gaz qui pâlit, on rencontre de malheureuses créatures blêmes sous leur rouge à moitié effacé, les cheveux pendants, traînant leurs toilettes souillées : « Six pence, sir ; oh six pence ! je ne sais où coucher ; je n'ai pas mangé, et j'ai bu toute la nuit »¹.

Le contraste flagrant entre les ténèbres et la clarté visualise métaphoriquement l'antithèse entre l'aisance et la misère. Il en est scandalisé :

Et c'est avec une pareille plaie, c'est lorsque leurs rues, la nuit, sont un vrai fleuve de fange, que les Anglais nous appellent des Grecs de la décadence ; accusent Paris d'être un lieu de débauche et de perdition, où la prostitution a été organisée par tous les gouvernements qui se sont succédé chez nous depuis Louis XIV, et surtout par Napoléon. [...] Qu'espère donc gagner l'Angleterre à cette hypocrisie et à ces mensonges ?²

Le terme de « plaie », souvent utilisé par Zola dans *Le Roman expérimental*, est ici significatif. Il insiste sur la façade d'une nation qui reproche à ses voisins les défauts dont elle est elle-même coupable. L'image de la blessure et la métaphore de la crasse pour évoquer les phénomènes dans la rue déclenchent une remise en question de l'Angleterre. À la manière de l'écrivain naturaliste, Malot souligne l'impact du milieu sur le destin du citoyen, privé de son indépendance et livré à son sort. Dickens et lui ont donc tendance à narrativiser leurs chroniques, tout en proposant des descriptions fondées sur l'analyse du réel. Ces textes témoignent d'une attention pointue au paysage londonien et offrent un document sur l'état de la société victorienne. Sous leur plume, la nouvelle Babylone devient le théâtre animé de la vie moderne en Angleterre.

Pile et face : observation et réflexion sur la vie moderne en Angleterre

Ayant début sa carrière en tant que chroniqueur littéraire et politique dans des organes aussi différents que le *Journal pour tous*, *L'Opinion nationale* et le *Courrier français*, Hector Malot a compris les avantages du roman par rapport à la presse. S'il voit dans la seconde une écriture brève dominée par l'urgence des faits et l'évolution de l'actualité, il conçoit la fiction comme un instrument de transformation de l'univers concret ou imaginaire. L'œuvre romanesque permet de visualiser le réel ; mais le journal exerce un impact sur la conscience du public. Voilà

¹ H. Malot, « Londres la nuit », *La Vie moderne en Angleterre*, Paris, Michel Lévy, 1862, p. 234.

² *Ibid.*, p. 235-236.

pourquoi l'auteur de témoigne beaucoup d'admiration pour Charles Dickens qui a su faire « voir la toute-puissance de [la] société, sa nature, ses prétentions, ses croyances »¹ dans un genre populaire recherchant l'intérêt d'un lectorat de plus en plus varié. Lui-même suivra cette voie dans *La Vie moderne en Angleterre*.

Le recueil de chroniques offre en effet un panorama des diverses facettes de la société anglaise. On y accompagne le voyageur dans le train ou dans la rue, pour découvrir les villes et jouer au touriste. Hector Malot souhaite y livrer au public français un maximum de renseignements sur les coutumes, la religion, l'instruction, le théâtre, le sport, la politique et les mœurs ; il se penche également sur la presse Outre-Manche et retrace l'histoire de la littérature anglaise au XIX^e siècle. C'est surtout cet aspect que nous retiendrons : Malot nous fournit une analyse précise de l'œuvre et du style de son confrère, tout en suggérant sa vision personnelle de l'avenir social.

En s'intéressant à l'art anglais, Malot a en effet compris que le roman assure d'abord une fonction documentaire. Thackeray et Dickens représentent à ses yeux les « maîtres » du genre puisqu'ils « font comprendre le plus complètement les mœurs et les idées de leur pays »². Par ailleurs, le chroniqueur est convaincu que l'écrivain n'a pas pour unique mission de peindre l'actualité. Selon lui, il joue plutôt le rôle d'un sociologue voire d'un juriste :

Thackeray, avant tout, est un satirique.

Il sait regarder et voir [...] ; il entre dans le cœur et l'esprit de ses personnages, il suit leurs actions, il devine le motif qui les inspire [...]. Seulement, au lieu d'être lui-même ce personnage comme un simple romancier, au lieu d'être tour à tour vicieux et vertueux, grand et misérable, bouffon et sublime ; au lieu de ressentir les passions et de vivre de la vie qu'il analyse, il n'abdique jamais sa personnalité, ce n'est pas pour peindre qu'il peint, c'est pour juger ; ce n'est pas au point de vue de la logique humaine et de la vérité qu'il examine les actions qu'il développe, c'est au point de vue de la justice sociale ; ce n'est pas en curieux qu'il regarde, c'est en moraliste.³

En un certain sens, Thackeray a pu inspirer également Malot. Bien que l'auteur anglais soit beaucoup plus agressif et satirique, le romancier français lui ressemble par quelques traits. Comme le créateur de *Vanity Fair* (1846/1847), il souhaite mettre à nu les plaies sociales dans un style qui mélange l'ironie, l'humour et le sérieux. Observateur de la rue et grand voyageur, Malot aspire aussi à donner la vie à des caractères typiques. Par ailleurs, il justifie les sentiments de ses personnages, tout en

¹ H. Malot, « Le Roman », *La Vie moderne en Angleterre, op.cit.*, p. 212.

² *Ibid.*, p. 212.

³ *Ibid.*, p. 212.

gardant sa distance. Voulant analyser les défauts que l'aristocratie et les autorités politiques et judiciaires cherchent à cacher, il montre par exemple que la prostitution représente un gros problème tant en France qu'en Angleterre où « la vertu et le devoir ne sont point de règle générale »¹. Les articles dénoncent la civilisation urbaine caractérisée par l'injustice, l'hypocrisie, les familles éclatées et l'immoralité. Malot observe la réalité avec l'œil du fils d'un notaire. Il étudie les « plaies »² que le pouvoir dissimule et tente de trouver un langage inspiré du caricaturiste.

Cependant, si Malot reconnaît le style ironique et dur de Thackeray, il préfère Dickens dont le talent est « tendre et enthousiaste »³. La raison en est que l'écrivain anglais partage avec lui le goût de la sensibilité et la compassion pour les délaissés et les innocents :

Dickens est venu dans un moment difficile pour un romancier. Walter Scott était mort depuis peu de temps ; et au milieu du deuil et des regrets, plus d'une voix s'était élevée pour constater que c'en était fini du roman, et qu'après avoir brillé d'un vif éclat, il ne pouvait plus choir qu'aux mains de faibles imitateurs qui, de décadence en décadence, l'enseveliraient dans l'oubli : ce sont là de ces fleurs que les critiques, dans leur connaissance approfondie de toutes choses, aiment à planter sur la tombe des grands hommes : plus tard ils en font des bouquets entremêlés d'épines qu'ils jettent dans les jambes des nouveaux venus. Mais cette fois la prophétie ne se réalisa point, car au moment même où elle était faite grandissait un jeune homme qui devait égaler, sinon surpasser le maître regretté, ouvrir de nouvelles voies au roman, et reculer les limites du rire et des larmes⁴.

Malot reconnaît les mérites d'un auteur dont la carrière initiale a été compliquée comme la sienne. La métaphore des fleurs et l'image des épines soulignent l'injustice d'une critique à l'égard des néophytes qui rêvent de se faire une place dans l'arène éditoriale et journalistique. Il met aussi en évidence le renouvellement du roman qui tente de s'imposer face à d'autres genres littéraires. Selon Malot, la grandeur de Dickens réside précisément dans son talent de visionnaire et d'écrivain compatissant. Puisqu'il a su d'abord émouvoir le public, il a pu gagner en célébrité, mais il sera ensuite « pris d'une noble sincérité d'artiste »⁵ et souhaitera dévoiler la dureté de la réalité sociale, économique et politique. *Les Temps difficiles* marquent une rupture et mettent à nu l'hypocrisie et le ridicule de la société anglaise. Dickens offre alors une peinture des âmes corrompues et étudie les différents genres de victimes tels les enfants

¹ *Ibid.*, p. 214.

² *Ibid.*, p. 213.

³ *Ibid.*, p. 219.

⁴ *Ibid.*, p. 219-220.

⁵ *Ibid.*, p. 221.

trouvés, les saltimbanques, les ouvrières et les représentants du peuple. À travers ces figures, il ouvre les yeux de la bourgeoisie et des aristocrates. Il dénonce l'exploitation des pauvres et regrette l'industrialisation qui transforme l'homme en machine et les villes en centres pollués :

Avec sa merveilleuse abondance, sa verve passionnée, sa sensibilité, son enthousiasme, sa poésie, Dickens verse sur ses anciens dieux la satire, l'ironie, le sarcasme ; il les injurie, il les traîne dans la boue, il les rend détestables ou ridicules, et pour les achever il exalte outre mesure les types ou les vertus qu'il leur oppose.¹

Le talent de Dickens réside dans son penchant pour l'antithèse et l'oxymore. Maniant l'ironie et la satire, la compassion et la cruauté, la vérité et l'imagination, il arrive à présenter au public une œuvre marquée par le Bien et le Mal ou, pour le dire différemment, par l'ombre et la lumière. *La Petite Dorrit* et *Paris et Londres en 1793* témoignent de l'engagement d'un homme du XIX^e siècle. « [M]archant avec [son époque], il a partagé ses aspirations et a souffert de ses douleurs. Âme tendre et passionnée, il a donné aux faibles et aux malheureux un amour ardent et expansif, aux égoïstes et aux puissants une haine implacable². » Hector Malot admire la sincérité de son confrère et loue sa capacité à « ridiculiser l'esprit pratique et positif »³. Néanmoins, il regrette que sur certains points, l'écrivain anglais ait dû se plier aux convenances de son pays, nation prude qui préfère cacher la violence des passions plutôt que de l'avouer explicitement. Selon lui, Dickens a finalement été victime d'un système auquel d'autres artistes comme Elizabeth Gaskell et Currer Bell alias Charlotte Brontë ont succombé malgré elles. Ces gens de lettres ont été influencés par le puritanisme qui est propre à l'Angleterre et qui incarne « en même temps sa véritable maladie morale »⁴. Comme Malot l'affirme lui-même dans la préface à *Vices français* (1887), l'une des missions des romanciers du XIX^e siècle consiste à ouvrir la boîte de Pandore. À ses yeux, l'œuvre représente le genre qui se prête bien à l'exposition de l'actualité quotidienne à travers l'itinéraire existentiel des héros ; la chronique, quant à elle, offre un espace de discussion propice au développement d'idées sociales, politiques et artistiques. C'est en mettant l'écriture au service de la vérité que les gens de lettres arrivent enfin à toucher le public et à rêver d'un meilleur avenir.

¹ *Ibid.*, p. 222.

² *Ibid.*, p. 223-224.

³ *Ibid.*, p. 223.

⁴ *Ibid.*, p. 225.

Parole et action : l'écriture au service de la vérité

Malot et Dickens pensent que la littérature fournit une arme. Bien avant « l'écrivain engagé »¹ de Jean-Paul Sartre, ils souhaitent que la parole devienne action et qu'un changement s'effectue en France et en Angleterre. En tant que partisans du progrès, ils attribuent un rôle de missionnaire à l'écrivain-journaliste, dont la charge consiste à pointer du doigt les mentalités déplacées d'un pays. Deux questions les intéressent en particulier : l'avenir de l'enfant ainsi que la situation sociale et juridique de la femme. Ces thèmes se retrouvent à la fois dans les écrits journalistiques et dans l'œuvre romanesque et révèlent bien la spécificité stylistique de chacun des deux auteurs.

Si Dickens recourt fréquemment à l'ironie et emprunte un registre plutôt triste et dramatique, Malot se sert de l'humour et d'une tonalité pathétique. Ce choix littéraire remonte à l'expérience personnelle de chacun. Dickens a lui-même souffert, en étant obligé de travailler dans une usine. Il a tôt senti l'injustice du sort d'un innocent condamné à renoncer à sa liberté et à son éducation en raison des dettes familiales. Malot quant à lui n'a pas dû parcourir de telles épreuves. Fils d'un notaire reconnu à La Bouille, il a connu une enfance heureuse aux côtés de sa mère qui lui racontait des histoires d'aventures et lui permettait de vivre au contact direct de la nature. Cependant, les deux romanciers partagent l'amour de l'humanité et leur capacité à allier l'imagination et l'observation². D'après les termes de Jules Levallois, Malot n'est pas un « fou »³. « Peintre des passions » et « moralisateur »⁴, il livre au public ses émotions et les scènes dont il a été le témoin. « Il le voit, le sent et le dit ; il le fait voir, sentir et entendre »⁵. Formé à la rhétorique ancienne pendant ses études initiales de droit, Hector maîtrise l'art de plaire, tout en essayant de toucher et de faire réfléchir sur l'actualité. Dickens possède le même trait de caractère, mais s'en sert de manière plus agressive à l'égard des représentants aisés de la nation anglaise, ce qui fait de lui un polémiste.

Par ailleurs, on peut dire que l'engagement des deux écrivains se lit dans leur capacité à utiliser le récit comme toile de fond du quotidien.

¹ J.-P. Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard, coll. Folio Essais, 1985.

² « Humanité : telle est, non plus la caractéristique, mais la moëlle et l'inspiration même de ce grand talent. C'est pourquoi s'il est rude, il n'est pas cruel, et quand il est sévère, il n'est pas violent » (J. Levallois, « Hector Malot. L'homme et le romancier », *Revue bleue*, 30 septembre 1893, p. 435).

³ J. Levallois, art.cit., p. 435.

⁴ *Ibid.*, p. 437.

⁵ *Ibid.*, p. 437.

Malot a toujours eu « le sens de l'histoire en tant que récit »¹ et a l'horreur des romans ennuyeux. Il éprouve de la sympathie pour les enfants et les hommes, dénonce la prostitution et le labeur dans les usines ou s'en prend aux quartiers délaissés dans Saint-Gilles et à White-Chapel. Pourtant son ambition majeure consiste à ne jamais fatiguer le lecteur et à adapter la fiction à l'âge des jeunes et des adultes. Vendu « dans les plus minuscules boutiques, aux vitres des plus pauvres échoppes »², l'auteur de *No relations* (futur titre en anglais de *Sans famille*) incarne comme Dickens une célébrité internationale traduite et plagiée dans le monde entier.

Enfin, la position des écrivains est révélatrice de leur conception littéraire. Malot et Dickens sont bel et bien des romanciers du réel qui défendent la notion de roman. Assez terre à terre et dénué de provocation, leur style se distancie de celui des poètes de la même époque. Bien qu'ils partagent avec Baudelaire le désir d'observer la société et de marcher dans les rues, ils se gardent d'intégrer trop d'images dans les récits. Les trois auteurs peignent la boue parisienne ou londonienne ainsi que l'influence des transformations haussmanniennes sur la physionomie urbaine et sur l'évolution des mentalités. *Les Fleurs du Mal* (1857), *Oliver Twist* (1837-1839), *Little Dorrit* (1855-1857), *Sans famille* (1878) et *Vices français* (1887) révèlent le goût des écrivains pour les sorties nocturnes et les déambulations à la mode depuis la *Physiologie du flâneur* (1841) de Louis Huart. Toutefois, ces textes rejoignent plutôt *La Mascarade de la vie parisienne* de Champfleury qui ouvre en 1859 les portes aux portraits consacrés à Paris et à Londres. Désespérés par la politique de leurs nations, Malot et Dickens s'avèrent plus positifs dans leur façon de croire en l'avenir. Contrairement à Baudelaire qui nous offre dans les *Tableaux parisiens* un aperçu de l'horreur et de l'attraction de la grande ville monstrueuse, les deux romanciers déchiffrent la réalité afin de pouvoir améliorer la situation sociale des deux pays. Si l'auteur de « La Beauté » déteste le mouvement et se sent dans la cité comme dans un désert, Malot et Dickens ne laissent pas entendre des sons de la mélancolie. Leur prose s'avère dynamique et s'intéresse à l'interaction entre les ténèbres et les lumières.

¹ *Ibid.*, p. 435.

² *Ibid.*, p. 438.

Témoins du progrès de l'industrialisation, de l'éducation et de l'urbanisation, Malot et Dickens représentent finalement des éclaireurs du public. Souhaitant transmettre des connaissances acquises par leur propre expérience, ces écrivains européens cosmopolites se montrent ouverts à l'avenir. D'une part, leur enthousiasme et leur compassion pour le peuple les amènent à s'interroger sur l'actualité et le présent. D'autre part, ils reconnaissent les failles de la société dans laquelle ils évoluent et tentent de repérer d'éventuels changements.

Leur engagement ne provient donc pas d'une action grandiose ou d'un exploit. Il réside au contraire dans une prise de position directe au moyen de l'écriture. Les représentations et les analyses de Londres, le périple dans les rues de la capitale, ainsi que l'observation des mœurs et de la littérature étrangère fournissent aux lecteurs des traces symboliques d'une nation à un moment-clé de l'époque victorienne. Connus essentiellement sous les étiquettes de romancier « réaliste » et « populaire », ces hommes connus souhaitent rendre accessible le monde à un large public et peindre d'autres civilisations pendant des voyages réels ou imaginaires. Seuls ou en collaboration, sous le pseudonyme ou sous leur véritable nom, ils interviennent en tant qu'individus probes qui se chargent de démasquer des erreurs. Le corps et les sens, la raison et la sensibilité, un don d'observation et un tempérament original, voilà les armes dont disposent ces écrivains-journalistes au grand cœur.

(Luxembourg/Équipe Zola Université de Paris III)